



VILLEMADAIS D'ANTAN



numéro 12

janvier 2006

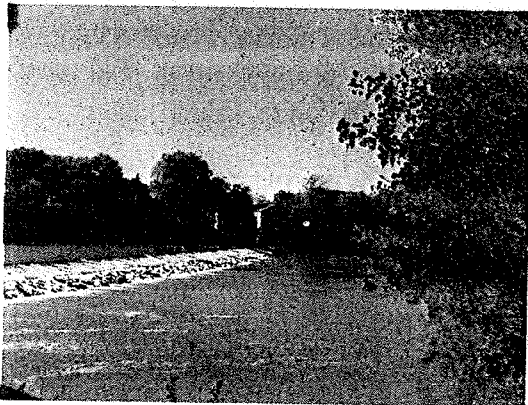
Inondations de 1930 (suite)

Un Bulletin Municipal de Villemade (mai 1990) a parlé des inondations de 1930, grâce aux recherches de M. Norbert Sabatié (qui, à l'époque, habitait notre commune).

Il nous précise que le niveau de l'eau est monté de 11.30 m à Montauban, et que le débit a atteint 6000 m³/seconde alors que le débit moyen se situe aux alentours de 200.

A propos des sauveteurs, ils ont participé au sauvetage de 86 personnes qui auraient péri sans leur intervention (c'est ce qu'on peut lire dans le cahier des délibérations du Conseil Municipal en date du 9 mars 1930).

Les sauveteurs avaient à leur disposition deux barques, l'une en bois appartenant à M. Ver et l'autre, en fer, appartenant à M. Buzenac ; ils étaient donc constitués en deux équipes qui, dans les deux journées du lundi 3 et mardi 4, ont effectué 13 sorties (3 fois à la Pointe, 2 fois à Borde Basse et au Palais, une fois au Garrabet, St-Hippolyte, Garrel, les Lignes, Terrefort, Villevieille). Précisons aussi qu'il y eut deux sauveteurs du nom d'Antonin Ver, l'oncle qui habitait Villemade, au Palais, et qui assurait le passage du bac du Palais à Lagarde, et le neveu, Antonin lui aussi, qui était instituteur dans le Lot-et-Garonne, en vacances au moment des inondations dans sa famille à Lafrançaise et appelé en renfort par son oncle (c'est lui, le neveu, qui par la suite est devenu maire de Lafrançaise et député). Les deux Antonin sont allés, le mercredi 5, aider les gens sinistrés du Saula.



Continuons le récit des souvenirs de ceux qui ont connu les inondations ou qui en ont entendu parler parce que leur famille a été touchée de près.

M. René Gineste, né à Villemade et résidant à Montauban, a 8 ans en 1930. Il habite alors avec ses parents à las Places (actuellement maison Camps sur la route de Montauban). Il se souvient : « Le chemin qui mène de la grand route à la maison était légèrement bombé en son milieu et l'eau s'est arrêtée au niveau le plus haut de ce chemin. Si elle avait monté un peu plus, elle inondait la maison. Il y avait une trentaine de

personnes réfugiées chez nous et nous étions prêts à partir à travers champs si l'eau était arrivée à la maison. Toutes les maisons qui étaient sur le chemin du Palais se sont effondrées. Le préfet de Montauban est venu sur la grand route constater les dégâts ».

M. Achille Delrieu avait trois ans en 1930. Il ne se souvient pas de l'inondation mais de ce qu'on lui a raconté. Il habitait avec ses parents qui étaient maîtres-valets dans la ferme Combebiac, à Borde Basse. « Quand l'eau a commencé à monter, nous ne sommes pas partis parce qu'on en avait vu d'autres. Mais mon père a quand même préparé la barque et l'a attachée à un arbre, prête à partir. Le propriétaire, M. Combébiac, qui habitait à Montvalen dans le Tarn, a téléphoné le dimanche au soir à la mairie de Villemade pour prendre des nouvelles. Celles-ci étant alarmantes, il a demandé qu'on aille chercher ses maîtres-valets. Trois sauveteurs, M. Contrasty, M. Ver et M. Cambon, sont donc venus nous chercher avec une barque et c'est avec eux que nous sommes revenus, non sans quelques difficultés car il

faisait nuit. Arrivés à Villemade, nous nous sommes réfugiés chez ma grand mère (la maison actuelle de Mme Lesprit). »

La maison de M. René Constans, qui appartenait à l'époque à M. Lasvènes, dit « le Lebrao », fut une des rares à rester debout, probablement parce que les murs étaient en briques cuites jusqu'à 1.50 m. du sol. Il en fut tout heureux évidemment, il le fut un peu moins quand les aides arrivèrent et qu'il eut droit à peu de choses : construction d'un appentis et réfection du carrelage de la cuisine. On cite une autre maison qui est restée debout, chemin de Pradès, qui est devenue une ruine par la suite et est maintenant remplacée par une maison neuve.

Mme Bonnenfant : ses parents ont recueilli deux familles de leur parenté, les Lasvènes dont on vient de parler et les Chiavassa, en attendant qu'ils aient un baraquement à leur disposition. M. Chiavassa, qui avait voulu rester dans sa maison, a fini par partir, mais avec de l'eau jusqu'au cou. Des soldats qui portaient secours aux sinistrés se sont renversés avec leur barque à cause d'un buisson, mais tous se sont sauvés. Les maisons s'effondraient les unes après les autres, et son père disait : « Celle-là, c'est la maison d'un tel ». Toutes les maisons démolies furent remplacées momentanément par des baraquements, sauf ceux qui n'en



avaient pas besoin, soit parce qu'ils étaient logés chez des parents, soit parce qu'ils avaient réaménagé une partie de leurs ruines. Mme Ferret raconte : sa maison est tombée, mais sa famille n'était pas là (il y a eu beaucoup de dégâts parce qu'ils n'ont pu rien enlever avant). Quelques mètres plus loin sur le chemin qui longe le Tarn, il y avait une bande de terrain qui émergeait et c'est là que le troupeau du voisin s'était réfugié. D'autres troupeaux s'étaient réfugiés sur le pont de la départementale à la Pointe. (photo)

M. Nègre a entendu raconter que sa famille, qui habitait alors route du Palais, a été hébergée dans une maison appartenant au château, route de Montauban. Leur maison, complètement effondrée, ne fut pas reconstruite sur place mais à l'endroit où il habite actuellement, route de Montauban. De même que la famille Dupey, qui compte la seule victime de Villemade, fit reconstruire également route de Montauban (actuellement famille Quod). Il semble que beaucoup de maisons n'ont pas été reconstruites à l'endroit exact où elles étaient mais à l'endroit disponible le plus haut

Mme Labruyère a entendu raconter : la maison et les autres bâtiments ont été démolis, la maison a été reconstruite un peu à côté. Sa famille avait quitté les lieux avant l'inondation en amenant bœufs et cheval, mais pas le mobilier. Un vaisselier, contenant des assiettes a été amené par l'eau, il a été arrêté par un gros chêne sur la propriété voisine (Gleyze) et son contenu a pu être récupéré en partie. Entre la maison et la grand route, il y avait beaucoup de courant, qui a modifié le contenu des terres, apportant soit du limon, soit du gravier.

M. Chambart a entendu raconter : la famille Barthe habitait chemin de Labarthe (actuellement maison de la famille Prieur Jean-Luc) et l'entrée de leur maison était encadrée de superbes ormeaux. Il y avait dans la famille une grand mère impotente. Devant le péril, son fils a réussi à la jucher sur un de ces ormeaux en la tirant avec les « julhas », les liens en cuir qui servaient à attacher le joug sur le cou des bœufs.

Proverbe occitan :

Cada ausel troba son niuc bèl (chaque oiseau trouve son nid beau)



VILLEMADÉ D'ANTAN



numéro 13

mars 2006

Inondations de 1930 (suite)

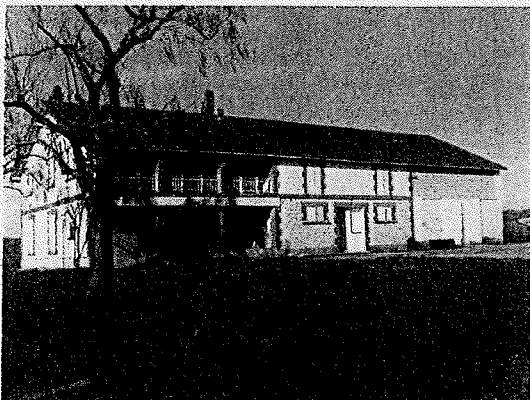
Nous continuons à raconter les souvenirs des Villemadais et voisins de Villemadé sur l'événement tragique des inondations du Tarn, et de l'Aveyron de 1930 (voir les numéros 11 et 12). Nous donnons la parole à Yvan Castagné, qui habite près du gué de Piquecos, au lieu dit « Malgarnit », donc presque à Villemadé, et qui a vécu ce drame.

« J'avais 7 ans. Le dimanche j'accompagne ma mère aux vêpres à l'église de Piquecos. Au retour, vers 16 h., l'Aveyron montait, mais sans beaucoup de courant, car le Tarn freinait. Vers 23 h., l'eau était sur la route. Jusque là, il n'y avait pas de quoi s'effrayer, habitués que nous étions aux crues de l'Aveyron. Lundi matin, ma mère, à mon lever, me demande en plaisantant : « Tu veux aller à l'école aujourd'hui ? ». L'eau arrivait devant la porte et l'idée de ne pas pouvoir aller à l'école ne me déplait pas du tout. A 11 h.30, l'eau passe par-dessus les « tapières » (les digues), ce qui est assez rare. Notre maison ayant un étage, nous y grimpons, les cinq de la famille plus une voisine et ses quatre enfants en bas âge. L'eau continue à monter doucement. Les enfants, nous allons au lit, ma mère et la voisine veillent devant la cheminée. Vers 22 h.30, des braises qui rougeoient anormalement et un bruit insolite inquiètent les deux femmes : la tapisserie éclate et le mur baille. Tout le monde monte sur le toit de la grange qui est en dur.

Les murs de la maison d'habitation, en terre, ont pompé l'eau et s'effondrent sous nos yeux. Mon père, ayant reçu l'argent de la vente de fourrage dans la journée et l'ayant laissé dans sa veste, veut aller le chercher mais il ne peut y parvenir (il ne pourra le récupérer que le lendemain, tout mouillé !). Les hommes enlèvent alors quelques tuiles du toit et tout le monde peut s'installer sur le fourrage. Les enfants pleurent, la voisine leur dit : « Ne pleurez pas parce que demain nous serons tous morts ». Mon frère aîné était resté sur le toit et vers les 4 h.30 du matin, il voit une lumière dans la direction des voisins (le mari et le père) qui étaient restés dans leur maison. Après un moment sur leur toit, ils ont pu se réfugier sur un grand tas de paille coincé contre une haie (heureusement pour eux, car leur maison s'est ensuite complètement effondrée) et c'est eux qui avaient une lampe tempête : ils ont pu ainsi signaler qu'ils étaient sains et saufs.

L'eau avait cessé de monter mais la décrue n'a commencé que le mardi dans la matinée. Vers les 10 h. arrive de Piquecos une barque, pas très grande, avec un autre de mes frères et une autre personne, qui avaient donc traversé l'Aveyron en crue. Au passage, ils avaient pris deux autres voisins en mauvaise posture sur leur toit et les avaient installés en position plus sûre : sur les branches d'un gros et solide mûrier. Ils sont arrivés jusque chez nous, sont allés voir les deux voisins sur leur pailler puis ont embarqué femmes et enfants et ont retraversé l'Aveyron.

Je me souviens, quand je me suis éloigné, de la maison en ruine dont il ne restait debout que les angles en brique. Je me souviens, en arrivant de l'autre côté de l'Aveyron, de la foule rassemblée, dont beaucoup pleuraient. Un autre souvenir, plus comique, mais cela aurait pu être tragique. Un peu plus en amont de l'Aveyron, deux sauveteurs arrivent dans une maison. La grand-mère ne veut absolument pas partir et il faut l'installer de force dans la barque. Les autres membres de la famille n'acceptent de partir que si l'on emmène aussi le cochon gras prêt à tuer. Après tractations, la famille accepte de partir parce que les sauveteurs s'engagent à revenir chercher le cochon. Ils tiennent leur promesse et ce n'est pas sans mal qu'ils ont pu faire tenir tranquille l'animal sur leur barque.

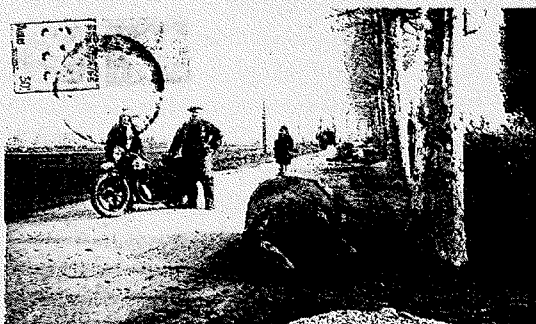


La maison, quelques heures après, s'est complètement effondrée. (L'insistance de ces gens pour emmener leur cochon peut nous paraître dérisoire mais n'oublions pas que, en ce mois de mars, les cochons, engraisés tout l'hiver, étaient prêts à tuer et que le cochon était la principale source de viande pour le reste de l'année) ».

Mme Buzenac, qui habite maintenant à Villemade mais qui habitait, à l'époque, elle aussi à Malgarnit, proche du gué de Piquecos, se souvient : « En 1930, j'avais onze ans et j'habitais avec mon père, ma mère et un oncle dans une maison à côté du gué de Piquecos (maison Malmon actuelle). Nous étions habitués aux inondations : dès que l'eau montait, nous étions encerclés par l'Aveyron et le ruisseau de Dagrau. En 1927, l'eau était déjà rentrée dans la maison mais comme les murs étaient en briques cuites jusqu'à un mètre au-dessus du sol, il n'y avait pas eu de dégâts. En 1930, cela a été autre chose. Le dimanche soir, avec maman, nous sommes allés voir l'eau au gué et des pêcheurs nous ont dit de nous méfier parce que l'eau montait vite.

Dans la nuit, vers une heure, maman est réveillée par un bruit anormal, papa se lève et constate que la maison est encerclée par l'eau. Le lundi matin, l'eau est déjà dans la maison ; des gens de Piquecos rive droite sont venus en barque ; à chaque inondation, ils venaient voir si tout allait bien et ils nous ravitaillaient en pain. Cette fois-là, ils nous ont dit qu'il fallait partir avec eux.

Mon père a surélevé tout ce qu'il pouvait, le linge en particulier et il avait de l'eau jusqu'à la ceinture. Ils ont essayé d'embarquer le cochon prêt à tuer mais ils y ont renoncé parce que c'était trop dangereux. Nous avons embarqué du haut d'un escalier qui montait au grenier, maman pleurait.. Nous avons emporté le strict minimum, l'argent et nous avons laissé le bétail (deux ou trois paires de vaches, une jument) et tout le blé de la récolte au grenier. Il y a eu 1.20 mètre d'eau dans la maison ; quand l'eau est arrivée au-dessus des briques cuites, les briques en terre imbibées d'eau n'ont pas tenu et tout s'est effondré. Le blé a été perdu, le cochon s'est noyé ainsi que les poules ; par contre le gros bétail a été sauvé, même si le toit s'est en partie effondré sur lui. Des barriques de vin sont parties au fond de l'Ortiouet et des gens sont même venus nous en voler. Avec la barque, nous sommes partis dans le sens du courant en faisant attention à tout ce que l'Aveyron charriait et nous avons traversé la rivière jusqu'au hameau de Gaillardou, il pleuvait et il faisait du vent. Quand on est parti, on a entendu l'étable à cochon qui s'effondrait. On entendait des gens crier, des vaches meugler.



Dans une maison en face de chez nous, il y avait cinq ou six personnes. Eux aussi, on est venu les chercher en barque mais comme ils étaient trop nombreux, ils ont installé le grand-père dans un gros mûrier en attendant de venir le rechercher. Dès qu'on a eu traversé, on m'a envoyé chez des parents puis j'ai été mise comme pensionnaire à l'école libre de Villemade, et je n'ai pas assisté au déblaiement. Des soldats, et parmi eux des Sénégalais, stationnés à Lafrançaise, sont venus aider à déblayer (mon père pour les encourager leur avait donné du vin à boire, ils l'ont mal supporté et de retour

dans leur campement ils ont fait un peu trop de bruit et le vin a été interdit sur les chantiers.) On nous a fourni un baraquement en bois en attendant que la maison soit reconstruite, pas avant début 1933 et aussi un poêle, des meubles, des ustensiles de cuisine, des vêtements. Nous avons mis le bétail chez des parents à Falguières. Mon père avait aménagé un abri pour les bœufs, qui lui servait quand il venait travailler. Ce sont des Italiens qui ont travaillé à la reconstruction de la maison et de l'étable, et ils ont fait du solide, en béton. Des femmes sont venues nous aider à laver le linge qui avait trempé dans l'eau ; elles l'ont rincé dans de l'eau qui était resté dans le creux d'un chemin. J'avais un vélo tout neuf et il a souffert lui aussi de l'inondation ».

Proverbe occitan :

**Lo vin escampat val pas d'aiga (le vin renversé ne vaut pas de l'eau)
ce qui est gaspillé ne sert à rien, ne vaut rien**

légende de la carte postale : les grandes inondations du midi (1930)

Montauban à Lafrançaise bétail noyé abandonné par les eaux, edit.J.Bouzin, Toulouse



VILLEMADAIS D'ANTAN



numéro 14

avril 2006

Inondations de 1930 (suite et fin)

Nous terminons notre récit des inondations de 1930 (voir les numéros 11, 12 et 13) et nous le concluons par un poème de notre voisin Yvan Castagné.

Paul Maurabis, qui avait quelques jours d'existence le 2 mars 1930, ne se souvient pas mais a entendu raconter : sa famille, qui habitait au bas du village, s'est repliée au château ; lui-même avait été recueilli par Mme Garrigue, commerçante au village. De Villemade, on entendait les gens d'Albefeuille-Lagarde crier et les maisons s'effondrer. Les sauveteurs, quand ils connaissaient bien les lieux, n'hésitaient pas à sortir la nuit.

La reconstruction des maisons démolies fut confiée à l'entreprise Bailly, de Toulouse. On les reconnaît à leurs murs en pierre avec de larges joints en ciment, toutes du même style. On dit que certaines furent mal construites... Voilà ce qu'écrivit Yvan Castagné, de Piquecos, à propos de la reconstruction : « La reconstruction dura deux bonnes années. Toutes les maisons furent reconstruites en dur avec obligation de faire le rez-de-chaussée habitable au dessus du niveau de la crue. Le matériau est presque tout de l'aggloméré fabriqué à la main sur place avec des graviers de l'Aveyron ou de Garonne. La main d'œuvre a été faite en majorité d'immigrants italiens, espagnols et portugais ; les architectes, maîtres d'œuvre et entrepreneurs sont venus de toute la France ». Et il raconte comment un architecte et un maître d'œuvre, sans doute intéressés, imposèrent à ses parents la reconstruction d'une maison d'un style particulier mais très peu adaptée à la vie d'agriculteurs, et ses parents regrettèrent toute leur vie d'avoir accepté. Certaines maisons, beaucoup plus grandes, furent donc construites sur un autre style.

La maison Delrieu, d'un style tout à fait original (en galets et briques avec « balet », arcades, escalier extérieur, galerie à l'étage et pigeonnier), a été reconstruite avec les dons d'un journal parisien « l'Ami du Peuple ». Une plaque sur la maison rappelle ce don du journal : « La maison Quèbre détruite par l'inondation, reconstruite par l'Ami du Peuple, 1930, C. Mewes, architecte, J. Lardi, constructeur ». Ce don spécial fut attribué parce que la famille (Quèbre) qui occupait la maison était une famille nombreuse. Trois autres maisons du même style furent construites dans le département, une à côté du pont du Saula, les autres à Reyniès et Nohic mais la maison Delrieu est la plus imposante et la seule à avoir un grand porche.



A propos de la main d'œuvre venue travailler à la reconstruction des maisons démolies, signalons que certains ouvriers restèrent sur place et firent souche (familles Wyrembak, Barroso).

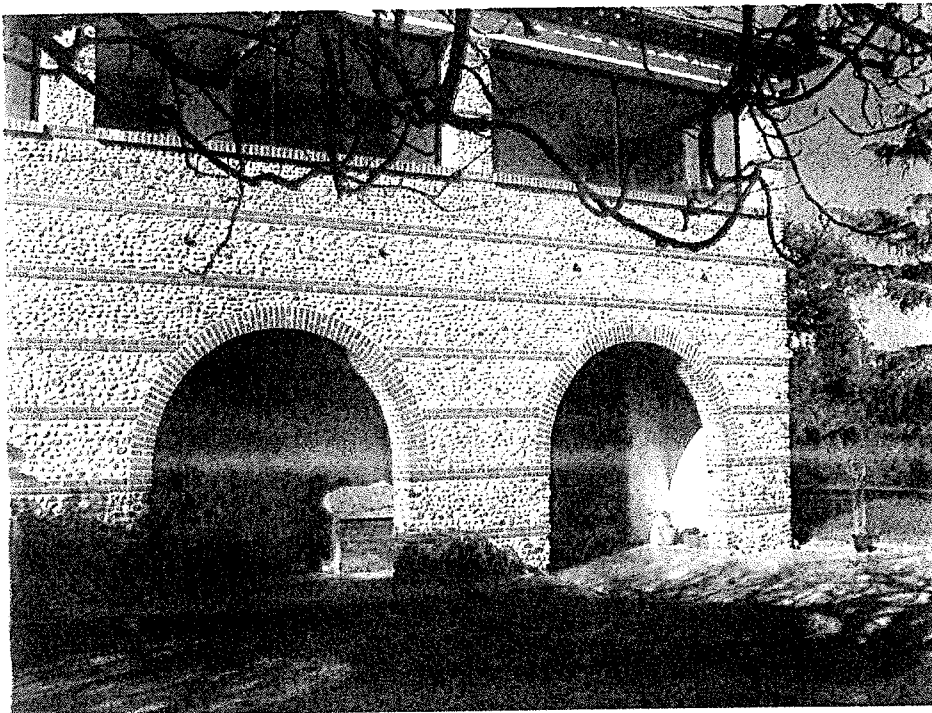
Devant l'ampleur des dégâts, à Villemade et dans tous les autres villages ou villes, la solidarité nationale joua, on l'a vu pour la maison Delrieu. La commune de Villemade fut

aidée en particulier par la commune d'Antibes et le département des Landes. Une plaque, qui se trouvait jusqu'à maintenant dans l'ancienne mairie, rappelle cette solidarité : « Aux donateurs connus et inconnus, au département des Landes et à la ville d'Antibes, la commune de Villemade reconnaissante ».

Proverbe occitan :

Quand lo vent d'autan se lèva lo jorn, dura nèu jorns ; quand se lèva la nèch, dura un jorn et mièg.

Quand le vent d'autan se lève le jour, il dure neuf jours ; quand il se lève la nuit, il dure un jour et demi .



C'était au mois de mars...

*Comme tous les ans, la douceur du vent d'autan
annonçait l'arrivée du printemps.
Mais dans la blancheur de l'aube matinale
on percevait les signes d'une dépression peu banale !
Au loin, dans les Cévennes, sur les plateaux de l'Aveyron,
de la Montagne Noire aux confins du Roussillon,
des trombes d'eau avaient grossi tous les ruisseaux.
En aval, nous nous attendions à recevoir cette eau.
Nous étions le lundi 3 mars au matin ;
ma mère ouvrit la porte-fenêtre en bois de sapin.
De mon lit, je vis la plaine recouverte d'un immense « drap blanc ».
C'était une vaste étendue d'eau aux reflets du soleil levant.
Dans la matinée ce torrent de boue
allait submerger tout ce qui restait debout.
Elle commençait à faire des brèches dans la digue de protection
qui entouraient la maison.
Et l'eau montait, montait, montait toujours ;
elle monta jusqu'à la fin du jour.
Entre temps, nous étions montés à l'étage ;
au rez-de-chaussée, le torrent faisait le « ménage ».
Nous étions dix personnes, petits et grands,
il y avait là une voisine et ses quatre enfants.
Dans une longue après-midi d'angoisse et d'anxiété,
nous attendions le moment où la crue allait s'arrêter.
La nuit était arrivée, il était 22 heures passées ;
ma mère et la voisine montaient la garde devant une cheminée.
Tout à coup, quelques braises crépitèrent,
les deux femmes inquiètes se retournèrent ;
elles virent au niveau du plafond
le mur s'ouvrir de tout son long.
L'alerte fut donnée à toute la maisonnée.
A l'abord d'une grange il y avait un grenier.
C'est là que nous fumes évacués en premier.
A cet instant, un bruit de toiture écroulée
nous fit sursauter : c'était l'appartement d'à côté
qui venait de tomber.
Nous changions à nouveau d'endroit ;
comme les rats, nous passions par le toit
pour atterrir dans une grange, notre dernier refuge.
ma mère appela toujours cette année « l'année du déluge ».
L'aube de cette longue nuit tarda à venir,
nous nous demandions seulement si nous pouvions nous en sortir.
Enfin le jour se leva, aussi pâle
que l'eau était sale.
Les gosses pleuraient d'avoir soif et faim.
Les grands, intérieurement, s'étaient abandonnés au Destin.
C'est à un moment inattendu
qu'arriva ce qu'on n'attendait plus :
une barque de sauveteurs bénévoles
munis d'une vieille gondole.
Ils accostèrent la porte du grenier
où ils embarquèrent les gamins en premier.
Dans cette « arche de Noé », il y avait deux mères de famille
et cinq enfant habillés de guenilles.
Nous repartions en contournant la maison,
ce grand bâtiment écroulé ; nous vîmes un spectacle de désolation.
Après une traversée périlleuse de l'Aveyron en furie,
nous arrivions « aux Granges », c'était le 4 mars, un mardi,
le mardi-gras 1930, l'année de mes sept ans...
A l'époque où va reflurir le printemps
se déroula ce dramatique événement
qui à tout jamais est resté gravé dans ma mémoire d'enfant.*

Yvan Castagné 10/02/2000

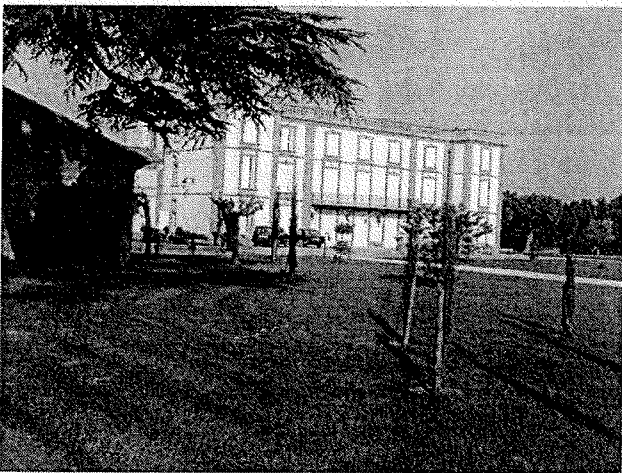
Les Villemadais d'aujourd'hui, quand ils vont à Montauban, traversent Saint-Hilaire soit par la grand route, soit par le chemin de la Margue. A part la petite église isolée au coin d'un grand champ et quelques châteaux et grosses maisons, c'est une longue série de maisons individuelles relativement récentes. Nous voudrions dans ce numéro de Villemadais d'antan raconter comment était Saint-Hilaire avant la guerre de 1939-45, grâce aux souvenirs de quelques anciens Saint-Hilairiens. Et nous le faisons avec d'autant plus de plaisir que quelques-uns d'entre eux font partie de notre club de l'Age d'or. Nos principaux informateurs sont Mme Beutes et M. Monrouziès (centenaire en 2006). Merci à eux !

Saint-Hilaire n'est pas une commune mais appartient à la commune de Montauban. Ses limites, en gros, sont le Tarn, le Mortariou, la partie du chemin de Lestang qui fait frontière avec Villemadais et un petit ruisseau au niveau du lycée agricole de Capou. Une école publique existe depuis longtemps : à l'origine, elle ne se trouvait pas à son emplacement actuel, à côté de la salle des fêtes mais sur le chemin de la Margue, plus près de Villemadais.

Saint-Hilaire est aussi une paroisse catholique, limitée par celles de Villeneuve, Falguières et Villemadais, avec un curé résident jusqu'en 1969 (le dernier s'appelait Thomas Desseaux).

Quand on vient de Villemadais, on entre dans Saint-Hilaire quand on attaque la côte de Castille. Cette appellation vient du surnom du propriétaire de la maison située à l'angle du chemin de Lestang et de la grand route (presque en face de la maison Catusse, laquelle d'ailleurs a une partie des bâtiments agricoles sur la commune de Montauban).

Sur toute la traversée de la grand-route, il y avait en tout 17 maisons, parmi lesquelles des constructions plus importantes sur la droite : le château Destarac, le château des Rives (photo)



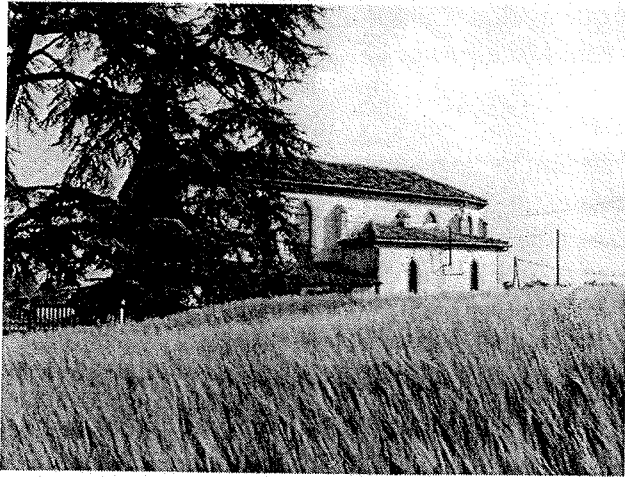
propriété de la famille Guichard de Scorbiac et le château de Capou, propriété de la famille Rollin vendue au ministère de l'Agriculture vers 1960, qui y a installé d'abord une école ménagère. Le château de Capou doit son nom à son premier propriétaire Odet Capou qui le fit construire au 16^e siècle et qui appartenait à une famille de consuls et de riches marchands montalbanais (ce château servit de résidence au Duc de Luynes pendant le siège de Montauban en 1621).

A la place du CEFEL, il y avait la ferme Tournié qui faisait de l'élevage et dont le propriétaire allait vendre le lait tous les jours à

Montauban en faisant du porte-à-porte. En face du lycée actuel de Capou, il y avait la ferme de l'hôpital, une grosse maison qui existe toujours : avant guerre, on y cultivait surtout de la vigne ; au moment des vendanges, on transportait la vendange dans des comports sur des charrettes et c'est à l'hôpital même qu'on faisait le vin. Après la guerre, on y a pratiqué l'élevage de cochons avec tous les restes alimentaires de l'hôpital. En revenant vers Villemadais, on trouvait l'église, construite en 1862 sur un terrain cédé par la famille de Scorbiac en remplacement d'une ancienne église qui se trouvait à côté du cimetière et que l'on appelait l'église des marins en souvenir du temps où le Tarn était navigable. Le monument aux morts n'était pas à sa place actuelle mais, entouré de buis, il était au milieu de l'emplacement devant l'église. De l'autre côté du chemin de l'Église, il y avait une

grosse ferme avec pigeonnier ou plus exactement deux, aujourd'hui démolies, propriétés de la famille Ferret. On trouvait ensuite l'ancienne gare (détail du texte plus bas) . Dans le tournant, sur la droite, il y avait « le Couvent », une école privée catholique tenue d'abord par des sœurs puis par les demoiselles Cartier et comptant une vingtaine d'élèves filles, fermée vers 1960.

Sur le chemin de la Margue, il n'y avait pas plus de vingt maisons, avec le château de Champfleury. D'autres maisons se trouvaient sur les autres chemins, de Capou, St-Pierre, etc... La maison des Cèdres, actuellement centre équestre, était tenue par deux demoiselles qui avaient carriole à cheval et cocher. Leur patronyme, Saint-André, aurait donné le nom du chemin actuel. Sur ce même chemin, résidait un médecin (portant le nom de Lévêque) qui se rendait en calèche à son cabinet rue de la Résistance à Montauban et il y aurait eu aussi quelques temps une fonderie de cloches. Au total le quartier ne devait pas dépasser 300 habitants (en 1978, la paroisse est estimée à 294 habitants !) photo de l'église



Quelques grosses fermes pratiquaient l'élevage, la vigne ; les exploitations plus petites faisaient du maraîchage (fraises, petits pois), produisaient des pêches, des cerises ou du chasselas et un certain nombre de petits agriculteurs allaient aussi travailler à Montauban dans les laiteries, briqueteries ou chez les expéditeurs. M. Monrouziès se souvient que dans la ferme où il était maître-valet il récoltait 40 sacs de blé (qu'il fallait partager avec le propriétaire). Saint-Hilaire avait ses artisans et ses commerçants comme tout village rural de l'époque. Montauban était un centre d'attraction (il y avait deux épiceries sur l'avenue de

Bordeaux, et trois autres dans les alentours proches de l'hôpital) et on allait aussi un peu à Villemade. A Saint-Hilaire donc, il y avait en face de l'église Milou Trabuc, commerçant de grains et fourrage et courtier en fruits et légumes, le forgeron Paulou Plissoneau qui, jusque vers 1935, faisait aussi fonctionner le bac et permettait de traverser vers Nivelle.

Le même Plissoneau a ouvert un café-épicerie-débit d'essence : au café se tenaient des bals, devant le café se tenait la fête annuelle (organisée par les conscrits le premier dimanche de septembre) et on dansait sur la grand route. C'est chez lui qu'il y a eu le premier téléphone vers 1936. On trouvait ensuite le charron Beutes, dit « Biroustet » qui a arrêté en 1936, un autre forgeron, M. Garavaldi qui a laissé la place au meunier Segouffin et un troisième forgeron sur le chemin de la Margue, Delbreil (qui avait beaucoup de travail puisqu'il y a eu jusqu'à trois forgerons en même temps dans la forge). Hippolyte Merle faisait l'entreprise de battage, M. Desflans ramassait le lait avec un petit camion et il n'était pas rare qu'on fasse appel à lui pour emmener à l'hôpital une femme sur le point d'accoucher. Ce camion était l'un des trois véhicules automobiles existant sur St-Hilaire avant 1939 ! Et il y avait évidemment les tueurs de cochon, en particulier un entrepreneur de battages de Falguières qui occupait ainsi son temps l'hiver,

Quelqu'un se souvient du petit train qui venait de Montauban et qui allait jusqu'à Molières. Il s'arrêtait à « la gare », devant chez Plissoneau, il avait au moins trois wagons et on le prenait pour aller vendre poules et lapins au marché de Lafrançaise le mercredi.

Parfois il fallait le pousser quand il y avait des feuilles sur les rails !

Les choses ont commencé à évoluer après la guerre et c'est surtout à partir de 1960 que les constructions neuves se sont multipliées et que Saint-Hilaire a perdu son caractère de hameau rural.

Proverbe occitan :

Quand plèu per Pentacosta, lo blat bermo d'una crosta, per la Trinitat, de la mitat.

Quand il pleut à Pentecôte, le rendement de blé diminue de très peu (d'une croûte), quand il pleut à la Trinité, le blé diminue de la moitié.



VILLEMADÉ D'ANTAN



numéro 16

juin 2006

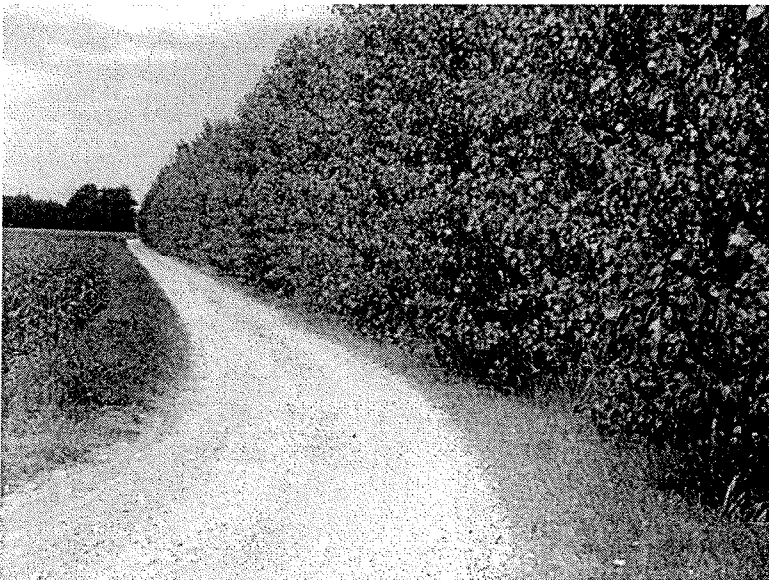
histoire de Villemadé

Avant la pause de l'été, nous vous donnons une brève histoire de Villemadé depuis les temps les plus anciens jusqu'en 1789. Cette histoire a déjà paru ailleurs, en particulier dans le Bulletin Communal. Nous pensons que ce rappel peut vous intéresser. Nous devons ce travail aux recherches de Francis Labruyère, Jérôme Santerre et Sylvie Mouillérac.

Avant les Romains, les peuplades de la région s'appelaient les Tectosages dont la capitale était l'oppidum de Mons Albanis (Montauban). Une des tribus des Tectosages, les Tasconis, qui habitaient sur la rive droite du Tarn en aval de Montauban furent les premiers à tomber au pouvoir des Romains.

Au lieu dit Villevieille, il y avait une ville romaine importante (4300 mètres de longueur et 500 mètres de largeur moyenne) et elle a même un faubourg, un « barri » de l'autre côté du Tarn (d'où le nom actuel de Barry-d'Islemadé).

Une voie romaine traversait Villemadé (à l'emplacement du « Camin Bourrut »), la via Muissaca, qui partait de Moissac et allait rejoindre, à la hauteur du village de Cos, la via Gallia qui reliait Cahors à Toulouse. Cette ville romaine (certains disent qu'on ne connaît pas son nom et d'autres l'appellent Insula Madida, Ile humide) a été détruite par les Vandales en 407.



Le « camin Bourrut » ou chemin bourru doit son nom au fait qu'il était bordé d'épineux. Il part du chemin de Villevieille (qui relie la grand route à la maison de M. Labruyère et au Tarn) et après un tournant à angle droit arrive au Tarn.(photo ci-contre)

En 1020, il y^a aussi de la population sur le lieu-dit St-Hippolyte (ex-maison Buzenac, sur les bords du Tarn), où se trouvent une église, un couvent et un cimetière. L'église sera ruinée pendant les guerres de religions, rebâtie au milieu du 17^e siècle et détruite pendant la Révolution.

En 1144-45, Alphonse Jourdain, Comte de Toulouse, fonde Villemadé à l'emplacement actuel qui reçoit le nom de Villa Amata ou Isla Amata (Ile aimée), située sur une île entre un grand étang à l'est et des marécages le long de l'Aveyron et du Tarn. C'est au début du 13^e siècle que Villemadé a son nom définitif et ne s'appelle plus Insula Madida ou Insula Amata ou Islemadé.

On raconte aussi que pendant la Croisade des Albigeois, au début du 13^e siècle, les habitants de Villemadé se réfugièrent à Lavit pour se mettre sous la protection du Comte de Foix.

Des disputes fréquentes à propos de la propriété de Villemadé ont lieu entre le Comte de Toulouse et l'abbaye de St-Théodard (de Montauban).

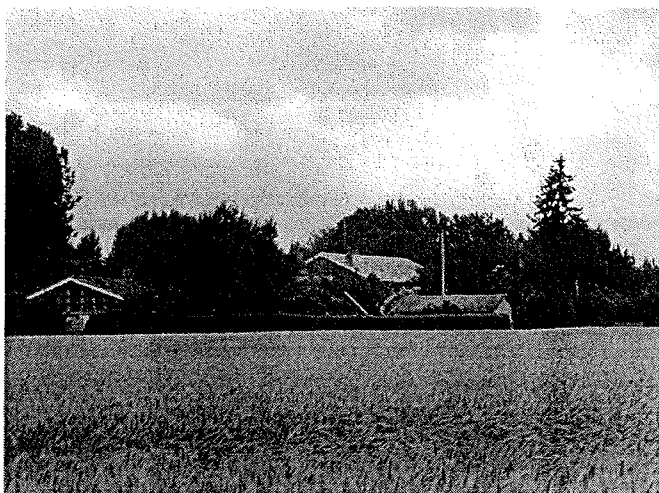
En 1282, il y a contestation entre les consuls de Villemade et ceux de Montauban à propos des limites entre les deux juridictions et ce n'est qu'en 1323 que le juge Bernard Gervais fixe les limites telles qu'elles sont aujourd'hui.

Au 14^e siècle, deux co-seigneurs règnent sur Villemade les Thozet de Thozet et les de Labatut. En février 1308, Philippe le Bel rappelle que, depuis la fondation de Villemade, les comtes de Toulouse puis les rois de France et les abbés de St-Théodard avaient coutume de percevoir une certaine quantité de vin de chaque bateau chargé de vin descendant par le Tarn jusqu'à Bordeaux. Début avril 1369, un combat a lieu sous les murs de Villemade entre 300 Anglais commandés par Thomas Walke, Sénéchal (officier de justice) de Rouergue pour le Roi d'Angleterre et 1500 Français commandés par les Comtes du Comminges et du Périgord. Les Anglais furent presque tous passés au fil de l'épée.

En 1379, une bande de routiers anglais entre dans Villemade, rançonne les habitants et pille entièrement les environs du village.

Le 10 août 1466, Jean de Batut de Montrosier, évêque de Montauban, alors propriétaire de Villemade, s'en débarrasse au profit d'un M. Notot Séguier ; en contrepartie, ce dernier devra fournir une paire de gants à chaque mutation d'évêque !

Du 15^e au 18^e siècles, les de Bar sont les seigneurs de Villemade. De 1405 à 1424, Raymond de Bar est évêque de Montauban, il se convertit au protestantisme et favorise la religion nouvelle à Villemade. Le dernier, Jérémie de Bar, mourut sans postérité en 1732. Les seigneurs successifs, jusqu'à la Révolution, s'appelèrent de Nolham, de Bonnafous, de Bouillac.



deux vues du lieu-dit Villevieille

Proverbe occitan :

Quand plèu per la Trinitat, la recòlta demesis de la mitat ; quand plèu per la sant Medard, la recòlta demesis d'un quart.

Quand il pleut pour la trinité (3 juin), la récolte diminue de moitié ; quand il pleut pour la saint Médard (8 juin), elle diminue d'un quart.



VILLEMADAIS D'ANTAN



numéro 17

septembre 2006

les surnoms

Nous avons demandé aux anciens de nous faire la liste des surnoms, des sobriquets, les « escaïs » en occitan (prononcer « escaïs »). Pratiquement, toutes les familles en avaient. Pourquoi, dans l'ancien temps, utilisait-on cette manière de se désigner ? Bonne question, à laquelle nous n'avons pas de réponse ! Ils sont très anciens, pour la plupart. Ce n'est qu'avec le brassage des populations, à partir de 1950, que ces « escaïs » ont perdu de leur importance, mais certains ont la vie dure !

Tous, à quelques exceptions près, viennent de l'occitan. Certains ont une signification reconnue, d'autres nous sont actuellement incompréhensibles. Ils empruntent leur sens soit à un prénom arrangé ou déformé, soit au nom de famille, parfois déformé, que portait un ancêtre, soit à un métier exercé par le porteur actuel ou un ancêtre, soit à la chasse ou à la pêche, soit à une caractéristique physique ou morale, vraie ou supposée, positive ou négative. Pour ne vexer personne, nous allons vous donner la liste des surnoms que nous avons récupérés sans donner le nom des familles qui les portent ; un certain nombre d'ailleurs ont disparu ou n'habitent plus Villemade ou sont dans les proches environs de Villemade. Les plus anciens les reconnaîtront, les autres pourront chercher... Et pour chaque surnom, nous essaierons de donner une explication.

Merci à Simone Astoul, à René Chambart, à Henriette Bonnenfant, à Germaine Chiavassa et à d'autres pour la collection de surnoms qu'ils nous ont donnés.

Pour ceux qui auraient du mal à lire l'occitan tel qu'il est écrit et tel qu'il doit s'écrire, voici quelques règles simples :

Le « o » (sans accent) se prononce « ou », le « ò » (avec accent grave) se prononce « o »

Le « e » se prononce « é »

Le « a » final (sans accent) se prononce « o », le « à » final (avec accent) se prononce « a »

Le « v » se prononce « b »

Le « nh » se prononce « gn » et le « lh » se prononce « lieu »

Le « r » et le « n » final ne se prononcent pas

Commençons par les prénoms déformés ou avec diminutifs :

Blasi (Blaise),

Simon

Baptiston (Jean-Baptiste),

Jacopi (diminutif de Jacques et la personne qui portait ce surnom était effectivement très petite)

Janton (Jean),

Ricon (Henri ?).

Isac (Isaac ?),

Laman (peut-être du prénom Amans, assez courant dans le temps)

la Forniera vient probablement du nom déformé de la famille ainsi que **Rauquet**, **Barton**.

Bernadelle, **Quatre**, **Peyroton**, **Castille**, **l'Aurientaire** (celui-ci un peu arrangé), **Larrosa** sont des noms de famille portés par des ancêtres qui sont restés pour leurs successeurs habitant la même maison même s'ils avaient changé de nom. Sans doute aussi **Peligri**, **Castille**, **Lacaza** et **Garribau**.

Les surnoms en lien avec le travail ou un métier :

Randon (les « randas » étaient les rangées labourées dans lesquelles on mettait les lacets pour attraper les oiseaux, voir Villemade d'antan n° 5),

Vinada (du vin que l'on allonge avec de l'eau et du sucre, ce qui permettait d'en avoir davantage, mais évidemment ce n'était pas le meilleur),

lo Cardaire, (celui qui carde le chanvre, anciennement avec la fleur du « cardon », du chardon, puis avec un peigne spécial),



lo Talpaire (le chasseur de taupes),

lo Docteur (surnom donné à un rebouteux),

lo Pelharòt (le chiffonnier, ramasseur de peaux de lapins),

lo Tonelièr (le fabricant de barriques),

Matòlò (le nom d'un filet pour attraper les oiseaux),

Carrèla, Carrèlaire (la « carrèla » était la poulie,

surtout celle du puits)

lo Curgaire (le fabricant de cruches),

Comis (un commis, un domestique),

Cordon (fabricant de cordes ou cordonnier ?),

la Bruga (c'est la friche, l'endroit où l'on trouve la bruyère, premier sens de la « bruga »),

Faure (le forgeron),

lo Molinièr (le meunier),

Trolher (celui qui fait de l'huile en écrasant les noix)



Garrofet (les « garrofas » = les vesces et le « garrofet » = la vesce sauvage dans le blé)

Porret (le « porre » étant le poireau).

Dans le domaine de la chasse ou de la pêche, on trouve **lo Perdigal** (le perdreau), **lo Merle** (le merle),

lo Cardi (le chardonneret), **la Brigna** (nom d'un poisson local que l'on appelait aussi la sofie), **lo Lebraud** (le levraut).

Nous vous donnerons la suite au prochain numéro. Si vous avez des commentaires ou des suggestions à faire concernant les surnoms, adressez-vous à quelqu'un de l'équipe de

Villemade d'antan Serge et Christiane Boulais 05 63 63 48 51

Gisèle Coustaux 05 63 03 20 75

Sylvie Fallières 05 63 03 53 41

A bientôt ! Georges Marrou 05 63 66 60 38

Proverbe occitan :

Aquo es clar coma de pis de pol dins una botelha de boès

C'est clair comme du pipi de coq dans une bouteille en bois (ce n'est pas clair du tout)



VILLEMADE D'ANTAN



numéro 18 octobre 2006 les surnoms (suite et fin)

Dans le n° 17, nous vous avons donné les « escais », les surnoms que les Villemadais anciens se donnaient. Des surnoms étaient des prénoms déformés ou avec diminutif, d'autres des noms de famille portés par les ancêtres, d'autres étaient en lien avec le travail ou le métier, avec la chasse ou la pêche.

Nous vous rappelons les règles élémentaires pour lire correctement l'occitan :

Pour ceux qui auraient du mal à lire l'occitan tel qu'il est écrit et tel qu'il doit s'écrire, voici quelques règles simples :

Le « o » (sans accent) se prononce « ou », le « ò » (avec accent grave) se prononce « o »

Le « e » se prononce « é »

Le « a » final (sans accent) se prononce « o », le « à » final (avec accent) se prononce « a »

Le « v » se prononce « b »

Le « nh » se prononce « gn » et le « lh » se prononce « lieu »

Le « r » et le « n » final ne se prononcent pas

Et nous arrivons dans ce numéro à des surnoms faisant allusion à des caractéristiques physiques ou morales, pas toujours gentilles :

lo Piòt (le dindon, l'imbécile),

lo Gentillon (le Gentil),

lo Penchenat (le peigné, sans doute le bien ou mal peigné),

lo Rafinat (le raffiné, plutôt le méticuleux)

Aganit (l'affamé, le « crevard »),

la Menudela, la Menudelaira (« menu, menuda » = menu, menue),

lo Roset (rouge comme une certaine terre),

lo Callol (de plusieurs couleurs),

lo Pifre (le fifre : ou bien joueur du dit instrument ou maigre comme cet instrument !),

la Citrolha (mot français occitanisé, pour signifier quoi ?),

lo Petit, lo Content (même sens en français),

la Piuse (la puce, la personne soit était maigre comme une puce ou bien était porteuse de puces !),

Raca (le marc de raisin ou bien attaché à ses sous, « rapiat »),



lo Sord (le sourd), **Malgarit del sord** (le mal guéri de la surdité)

lo Cocut (le coucou ou le cocu)

Cotterie (peut-être quelqu'un d'orgueilleux, qui se monte le cou).

Des surnoms ont une signification en occitan mais on ne sait pourquoi ils ont été donnés :

Ratiè, (qui a quelque chose à voir avec les rats, ou alors tout simplement un ancien nom de famille)

Martingal, (une courroie de harnais de cheval ou les pattes dans le dos d'un manteau)

Masèro (peut-être originaire de Mazères)

lo Burre (le beurre ?, c'était un surnom porté par un tisserand),

lo Cosi (le cousin),

Talon (même sens qu'en français)

Regolet (« regular » signifie vomir, un « regolet » peut être un petit fossé)

Mallorca : ce surnom aurait été donné à un ancêtre qui achetait et revendait des oranges, parmi lesquelles certaines venaient de l'île de Majorque, et qui avait pris l'habitude d'appeler « Majorque », « Mallorca » celles qui se pourrissaient !

Titoy vient d'un marin anglais de Plymouth qui, de passage dans la région, aurait donné ce surnom à l'intéressé quand il était jeune, ou bien c'est la déformation de Titan (un travail de Titan) déformé en Tito puis Titoy !!!

Rossela : un ancêtre serait venu de la Rochelle

Un tout récent vient d'apparaître : **Pailhada**, mot souvent employé par l'intéressé et qui signifie le terre-plein qui se trouve devant la ferme, sur lequel il y a souvent des choses ou de la paille qui traînent !

Enfin des surnoms ont une signification qui nous échappe totalement :

Plancha, **lo Chirre,**

Goni,

Valeto, **Marquet,**

Coli,

Trintran, **Rausilla,**

lo Manduseine,

Cautèla, **Fodosca,**



Voilà de quoi nous réjouir et nous reconnaître ! Si vous connaissez d'autres surnoms ou si vous n'êtes pas d'accord avec la signification proposée, à vous la parole.

Si par hasard il vous manque l'un ou l'autre des numéros déjà parus, il suffit que vous le demandiez à l'un des membres de l'équipe Villemade d'antan qui se fera un plaisir de vous le transmettre. À bientôt !

Proverbe occitan :

Polit en borracha, lèd en placha

Joli dans les langes, laid quand il est adulte

(quelqu'un ou quelque chose qui es beau au début peut devenir laid)



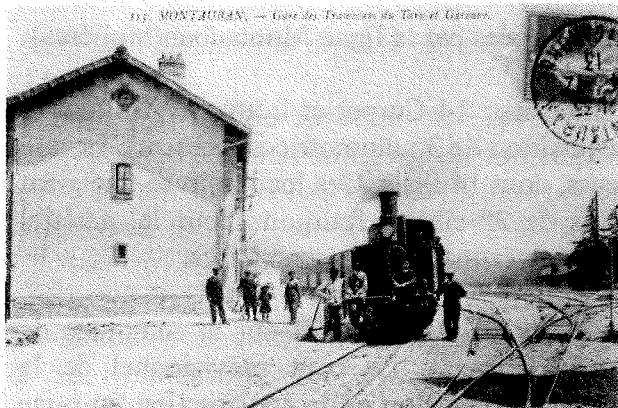
VILLEMADAIS D'ANTAN



numéro 19 novembre 2006 le tramway (1)

Il était une fois... Villemade avait une gare, et un train qui passait tous les jours, deux fois dans un sens et deux fois dans l'autre. Ce que nous allons vous raconter est dû, pour une grosse part, aux recherches de l'arrière petite fille de la chef de gare, Sylvie Fallières, que nous remercions pour son travail.

L'existence de ces chemins de fer, chez nous et dans toute la France, est due au « Plan Freycinet » (ce dernier fut plusieurs fois Président du Conseil sous la 3^e République). Ce Plan prévoyait de raccorder tous les chefs-lieux de canton à une ligne de chemin de fer existante. Ce qui fut réalisé dans le Tarn-et-Garonne, sauf pour Auvillar. Il paraît que le Maire de Lafrançaise, en 1892, avait demandé la construction d'une ligne de Montpezat à Moissac par Molières et Lafrançaise, mais il n'a pas obtenu satisfaction.



Le 12 octobre 1906, le Conseil général du Tarn-et-Garonne approuve la création d'un réseau de tramways à vapeur. En 1909, la Compagnie des Tramways du Tarn-et-Garonne est fondée pour gérer 180 kms de voie dans tout le département. Avant la guerre, seule la ligne n° 1, donc la nôtre, est terminée et est mise en service en 1913.

(photo : la gare de départ des tramways à Montauban était derrière le photographe)

Voici ce que dit M. Régis Granier dans son livre "le Tarn et Garonne autrefois 1880/1918, édition Horvarth"

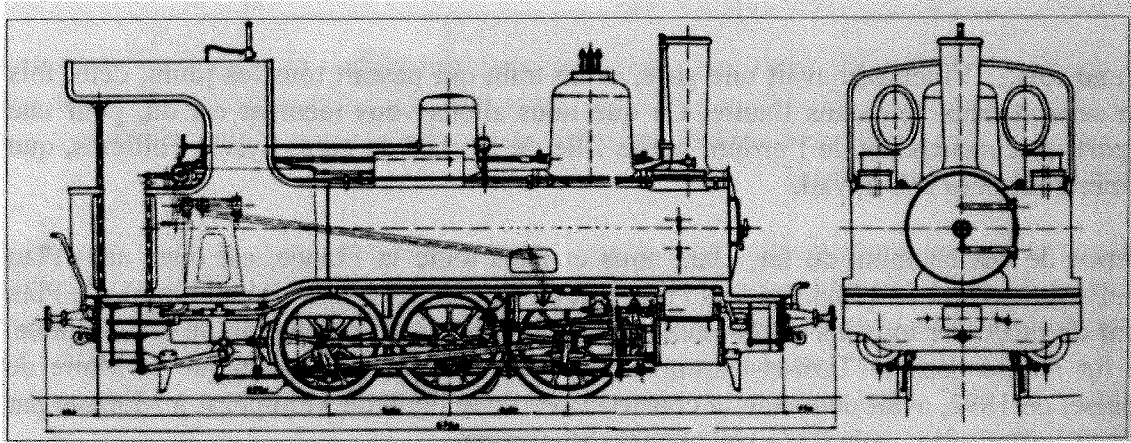
« L'idée de tramway était depuis longtemps dans l'air. La décision de créer un réseau de tramways fut prise dans les premières années de ce siècle (le 20^e) par le Conseil Général. Le réseau, à traction mécanique et à voie métrique, avait pour but de relier les principales agglomérations rurales aux grandes lignes de chemin de fer déjà en service. Les premières lignes furent mises en service en 1913, un an après le début de construction du réseau. Malgré la guerre qui porta un coup sévère au réseau (mobilisation du personnel, arrêt presque total du trafic, réquisition du matériel), six lignes furent mises en service de 1913 à 1926 :

- ligne 1 : Montauban-Molières par Lafrançaise (et Villemade)
- ligne 2 : Montauban-Verdun-sur-Garonne par Bourret
- ligne 3 : Montauban-Monclar-de-Quercy
- ligne 4 : Castelsarrasin-Lavit-de-Lomagne
- ligne 5 : Caussade-Caylus
- ligne 6 : Valence-d'Agén-Montaigu par Bourg-de-Visa.

A la fin de la guerre (14-18), des prisonniers allemands furent affectés à la construction des lignes. Les tramways purent repartir et dès 1926 les anciennes locomotives à vapeur de 16 tonnes furent remplacées pour le service des voyageurs par des automotrices à essence. »

Le réseau du département sera terminé en 1926. Aucune ligne, à aucun moment, ne dégagera des bénéfices (dans les projets, on avait prévu qu'elles seraient déficitaires). En 1932, le trafic voyageurs est transféré à la route (lignes d'autobus). Le 31 décembre 1933, le Conseil général ayant jeté l'éponge, l'exploitation du réseau cesse définitivement.

La gare des tramways à Montauban était située à l'emplacement de l'actuelle Poste de Villebourbon.



(dessin : une loco Corpet et Louvet telle que celles utilisées par la ligne Montauban/Molières)

La Compagnie des Tramways possédait 22 locomotives : 14 Corpet et Louvet, 7 Buffaut et Robatel et 1 Weidknecht. Plus tard, elle fera l'acquisition de 3 automotrices à essence Horne et Buire, pouvant transporter chacune 26 voyageurs, dont 14 assis. Ces locomotives tractaient des wagons : voiture de 1^o et 2^o classe, voitures de 2^o classe, fourgons pour le matériel voyageurs et wagons-tombereaux couverts et plats pour le matériel marchandises.

La ligne n^o 1, de Montauban à Molières, était de 35 kms (dont 3,971 sur la commune de Villemade), l'écartement entre les rails mesurait 1 mètre. Le coût prévisionnel de la construction s'éleva à 1.500.000 Francs de l'époque. La décision de la construction fut prise par le Préfet le 12 juillet 1910. Le 1^o novembre 1910 de la même année, le Conseil Municipal de Villemade demande comme indispensable la création d'un arrêt facultatif au lieu-dit Jean-Boyé (au carrefour du chemin du même nom et de la départementale). Durant l'année 1911, le Tribunal Civil de Montauban déclare les expropriations pour cause d'utilité publique (l'are sera payée 30 Francs). Parmi les expropriés, on trouve M. de Scorbiac : 2 ares 54 centiares pour la halte de St-Hilaire, Mme Cherrest, propriétaire au Garrabet : 36 ares 60 centiares, M. Cagne, propriétaire à Villevieille (1 Franc d'indemnité), M. Ouvrié Jean, cultivateur à Maillet : 2 ares 35 centiares, M. Forest Amédée à Lapointe : 2 ares 4 centiares.

La ligne est mise en service en 1913, après un an de travaux. Elle a permis pendant quelque temps un important trafic de fruits entre Molières et Montauban. La locomotive à vapeur tirait 4 à 5 wagons. En 1926, les locomotives à vapeur sont remplacées par les locomotives à essence. Et c'est en 1934 qu'on n'a plus entendu siffler le train.

Suite aux prochains numéros.

Proverbe occitan :

Ni per plùeja ni per bèl, cal pas oblidar lo capèl e lo mantèl

Qu'il pleuve où qu'il fasse beau temps, il ne faut oublier ni chapeau, ni manteau
(on n'est jamais assez prudent)



VILLEMADAIS D'ANTAN



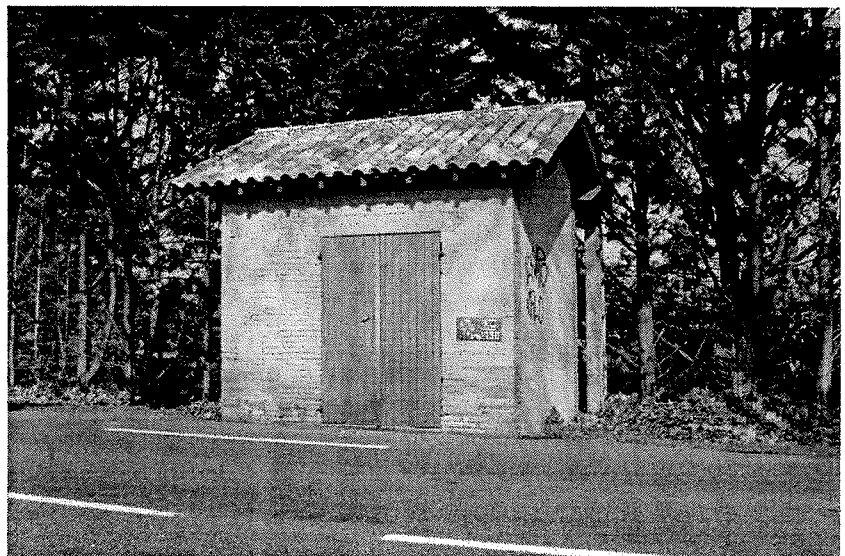
numéro 20 décembre 2006 le tramway (2)

Le livre cité dans le numéro précédent « le Tarn et Garonne autrefois 1880/1918, édition Horvarth, de M.Régis Granier » donne le descriptif de la ligne de tramway de Montauban à Molières avec les tarifs (en francs de l'époque) :
(NDLR : un franc 1900 équivaut à 2,37 euros.)

«	Km	Place entière	
		1° classe	2° classe
Montauban, <i>départ</i>			
Gasseras, <i>halte</i>	3	0.25	0.15
Le Verdier, <i>arrêt</i>	3	0.25	0.15
Saint-Hilaire, <i>halte</i>	6	0.45	0.35
Villemade , <i>station</i>	10	0.75	0.55
La Pointe d'Aveyron, <i>arrêt</i>	12	0.95	0.70
Le Saula, <i>halte</i>	15	1.15	0.85
Lafrançaise, <i>station</i>	17	1.30	0.95
Bénas, <i>arrêt</i>	19	1.45	1.10
Lemouzy, <i>arrêt</i>	24	1.85	1.35
Vazerac, <i>station</i>	25	1.95	1.40
Le Rouzet, <i>arrêt</i>	26	2.00	1.45
Lisle, <i>arrêt</i>	30	2.30	1.70
Sainte-Arthémie, <i>halte</i>	32	2.30	1.70
Molières, <i>arrivée</i>	35	2.30	1.70

Les trains s'arrêtent obligatoirement aux stations et aux haltes. – Aux arrêts temporaires autorisés, les trains ne s'arrêtent que s'ils ont des voyageurs à prendre ou à laisser. – Aux haltes et arrêts, les trains acceptent les chiens des voyageurs et leur bicyclette, sans paquetage ni surcharge ; les voyageurs sont tenus d'indiquer au chef de train leur lieu de destination en montant dans les voitures, en vue de l'établissement de leurs titres de transports. – Il est spécifié que la Compagnie n'est pas tenue d'assurer la correspondance de ses trains avec ceux des grands réseaux ».

Villemade compte donc une station (la gare de Villemade) et une halte à Lapointe. On peut voir sur le bord de la route, avant le pont sur l'Aveyron, le petit bâtiment qui servait d'abri aux passagers qui attendaient le train. Outre la gare, il n'y avait donc, sur la commune, qu'une halte, ce qui signifie que la demande du Conseil Municipal d'une halte à Jean-Boyé n'a donc pas été retenue.



Le train partait de Montauban, mais où à Montauban ?

Un document décrit la ligne avant Villemade :

Départ de la gare de Villeneuve

Halte de la Halle aux blés (la Halle aux grains se situait au bout de la place Prax-Paris)

Arrêt de la Préfecture

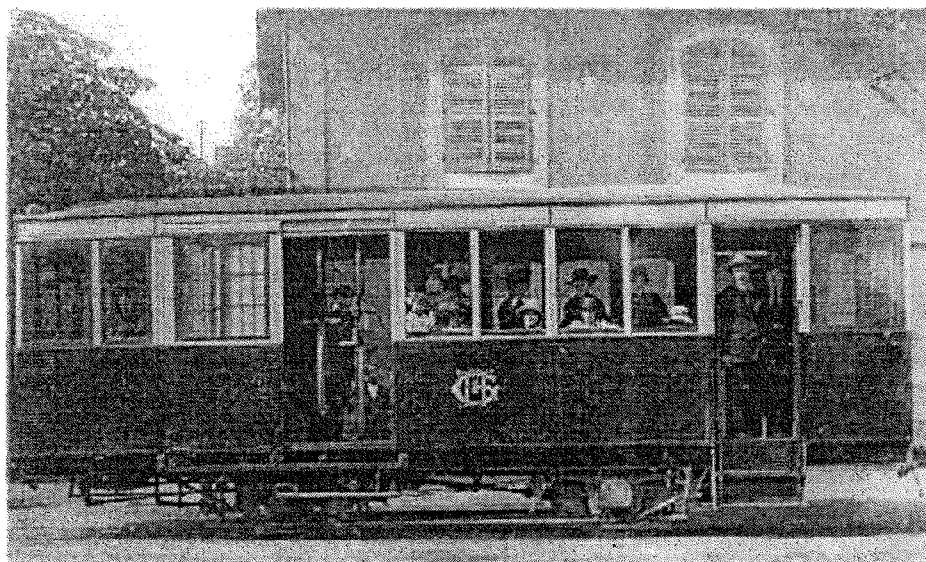
Arrêt du pont du Tarn (il s'agit du Pont Neuf, construit exprès pour le tramway)

Arrêt de la Promenade du Cours

Arrêt de Laroque

Halte de St-Hilaire.

Un autre document nous dit que la ligne n° 1 partait de la place de la Préfecture, passait sur le Pont Neuf, puis par la gare des tramways, puis devant la gare actuelle, suivait la route de Gasseras en passant sous la ligne de Paris, passait sur le pont du Paris-Orléans, lequel permettait le passage de la ligne de Montauban à Lexos (il avait été construit pour deux voies mais la grande ligne n'en utilisait qu'une, laissant donc la place au passage du tramway) et rejoignait la départementale Montauban-Lafrançaise, qui à ce moment-là était la Nationale 127. A la gare de Gasseras, un triangle de voies était aménagé entre les lignes de Molières et de Verdun, juste avant la traversée du Tarn, afin d'éviter aux trains de travaux d'aller manœuvrer à Villebourbon.



La ligne suivait donc la départementale, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre (c'est ce qui explique qu'il n'y a des platanes que sur un seul côté de la route) et arrivait à la gare de Villemade puis à la gare de Lafrançaise, située en haut de la côte (juste avant le rond-point actuel et en face de la station d'essence ; extérieurement, elle n'a pas été modifiée), ensuite elle redescendait la côte, au lieu-dit la Peyrouse (au pied de la butte où est construite la chapelle), elle allait vers Lunel, suivait un temps la route de Vazerac puis rejoignait la route Lafrançaise-Molières vers Rouzet et arrivait enfin à la gare terminus de Molières, qui se trouvait au pied de la colline où se trouve le village).

Proverbe occitan :

La chança es pas per qun l'acorça, mes per qun l'atrapa.

La chance n'est pas pour celui qui la poursuit, mais pour celui qui l'attrape.